

Je remercie Daniel LANCE qui m'a fait l'amitié d'intervenir dans le cadre du séminaire du collège technique national de juin 2005.

Enseignant à l'Université de Nice, docteur en philosophie et es lettres modernes.

4^e Dan d'Aïkido, formé chez Christian TISSIER à Paris et à Nice, vice-président du comité départemental des Alpes maritimes, président du club d'aïkido ASBTP à Nice où Micheline TISSIER enseigne.

Proche de René Girard, dont il a suivi l'enseignement, notamment lorsqu'il était professeur invité, dans un cadre post-doctoral, à Stanford aux Etats-Unis, il a donné de nombreuses conférences, en particulier sur le thème « Violence et Société » dans le monde entier.

René Girard vient d'être nouvellement élu à l'Académie Française, pour ses réflexions sur le thème de la violence et du sacré.

La vision girardienne donne un support rationnel, des outils conceptuels à la lecture du travail de Morihei Ueshiba.

Pascal DURCHON

Du désir mimétique à une certaine éthique de l'Aïkido

La pensée de René Girard comme éclairage spécifique à la pratique, à la « philosophie » de l'Aïkido, voilà le thème qui m'a été proposé par Pascal Durchon, Président du Collège technique national FFAAA, pour une intervention-débat au cours du séminaire du collège technique, le 17 juin 2005. Je remercie Pascal Durchon de m'avoir donné cette opportunité de développer une pensée que je côtoie depuis presque vingt ans ; en fait, ma rencontre avec René Girard a été concomitante avec celle de l'Aïkido... Il est des années décisives... Pourtant, le thème était aussi passionnant qu'il n'était pas aisé à présenter. Il s'agissait d'aborder ce sujet avec autant d'humilité que de clarté. Humilité car le public était composé d'experts techniques qui ont souvent consacré une grande part de leur vie à l'Aïkido. Clarté car l'œuvre de René Girard, bien qu'extrêmement lumineuse, ne se laisse pas appréhender aussi simplement ; moi-même, après toutes ces années passées à l'étudier, j'en découvre toujours de nouveaux aspects. Ajoutons que cette invitation tombait à point nommé puisque René Girard sera reçu officiellement à l'Académie Française, le 15 décembre 2005. Posons notre question initiale : si l'Aïkido vise à la résolution pacifique des conflits, que peuvent apporter à une certaine vision de l'Aïkido les recherches de René Girard, qui réfléchit sur la violence, sur la violence et le sacré pour reprendre le titre d'un de ses premiers ouvrages ?

Tout d'abord, les conflits. D'où proviennent-ils ? D'un certain désir, d'un certain désir mimétique pour René Girard qui pense que le désir est toujours médié. Je désire par l'autre un objet, et plus l'autre désirera cet objet plus moi-même je chercherai à l'acquérir, d'où une source de rivalité, de conflits. Ce désir mimétique s'inscrit dans la copie du désir de l'autre et dans une triangulation, sujet-rival-objet. Le sujet désire un certain objet, par l'intermédiaire de celui qui pourra devenir un rival. Le désir mimétique est donc source de violence. Il existe comme une sorte de spirale mimétique où le sujet de plus en plus fasciné par son rival en vient même à oublier l'objet de son, de leur désir ; dans une violence maximale, l'objet tend à disparaître, pour laisser place à deux rivaux fascinés l'un l'autre par leur propre désir. Les publicitaires l'ont bien compris depuis longtemps, eux qui nous donnent un objet à convoiter, à acheter, objet dont nous n'avons, peut-être, aucun désir auparavant. Mais cet objet est mis en situation, acheter telle ou telle voiture de luxe, c'est acheter un standing, conquérir cette jolie femme présente lors de la

publicité, acheter une manière d'être. La mode, par exemple, c'est suivre le désir des autres, tout en voulant, bien sûr, être unique. Car « tout désir est désir d'être », selon René Girard. C'est un autre être, une autre existence que je conquiers en suivant un désir copié, un désir esclave. L'objet est toujours second, c'est un autre être que l'on donne à copier, à devenir.

La multiplication des désirs mimétiques, de ses violences porte une société, une micro société, à un état de tension telle qu'elle tend vers un point où elle pourrait exploser, implorer de sa violence interne. Là apparaît l'union du « tous contre un » : la crise sacrificielle. Chacun, porteur de sa violence, s'unit aux autres, pour transférer cette violence sur une victime, innocente, hors de son propre cercle, afin d'éviter les phénomènes de retour de violence, de vengeance, de vendettas. Cette victime, bouc émissaire, porte sur elle toute la violence de la société. La crise sacrificielle permet de rompre la spirale mimétique. Aussi, les boucs émissaires ont jalonné l'histoire de l'humanité, des cours d'école, aux entreprises, au peuple juif lors de la seconde guerre mondiale.

On peut se demander si un match de boxe, au-delà de l'aspect technique des combattants, ne participe pas à ce qu'Aristote nommait *cartharsis*, purification. Le public projetant ses propres violences sur les boxeurs, expurgeant ainsi toute sa violence lors du combat ; le vaincu, par K.O., faisant office de victime sacrificielle. Mais voilà, les Aïkidokas vivent d'une ambition plus forte : protéger le partenaire contre sa propre violence. L'Aïkido ne cherche pas la destruction de l'autre, mais au contraire voudrait montrer que toute violence est à proprement parler sans objet. Mais protéger le partenaire, nous protéger nous-mêmes contre notre propre violence, implique d'être en position, dans le cadre du dojo, de puissance. Pourtant la notion de faible et de fort semble poser problème dans le système de l'Aïkido.

Ainsi, Christian Tissier évoque souvent la notion de clémence. Le *tori*, celui qui fait a technique, est toujours en position de blesser son partenaire, *uke*. Mais, il ne le fera jamais — du moins intentionnellement —, il fait preuve de clémence et montre ainsi que toute violence est inutile, il protège son partenaire contre lui-même, en fait. « Il n'est de véritable victoire que sur soi », écrivait Ô Sensei. L'ambition de l'Aïkido est donc extra-ordinaire. Elle voudrait résoudre le conflit mimétique en montrant par le corps, par l'esprit, par l'intention, que toute violence est, à proprement parler, sans effet. L'Aïkido, qui se pratique dans un *dojo*, dans le lieu de la voie, tend à l'amélioration de soi, dans le sens où l'on tente de ne pas reproduire les mêmes erreurs. Le dojo n'est pas la rue, n'est pas un ring, il est un lieu privilégié, un lieu où l'on chemine ; chacun à son propre rythme. L'ambition de l'Aïkido est-elle irréaliste, idéaliste ? Certes, cette ambition est idéaliste, si elle n'est pas irréaliste : on tend vers une sorte d'idéal. On pourrait paraphraser Kant : que puis-je espérer ? Quel Aïkido puis-je espérer ? De quel désir suis-je capable ? D'un désir mimétique de violence, ou d'une interrogation « avec » l'autre de ma propre violence, de sa propre violence en vue d'un apaisement du conflit, d'une résolution pacifique où et les deux protagonistes auront développé un autre fragment de discours, un fragment de dialogue à deux inconnues, pour reprendre le titre du livre remarquable de Franck Noël¹, lecteur, s'il en est, de René Girard.

Il s'agit bien de dialogue. La violence n'est pas dialogue, mais monologue. Je veux simplement affirmer mon seul discours, montrer ma force, exprimer mon pouvoir sur l'autre. Michel Foucault a montré combien les processus de pouvoirs étaient synonymes d'exclusion. Il a montré comment les savoirs étaient fondés sur la reconnaissance du même et excluaient ce qu'ils ne considéraient pas comme faisant partie de leur monde, ce qu'ils ne reconnaissaient pas. Ces pouvoirs exprimés au détriment d'autrui sont sources de ce que Nietzsche nommait « ressentiment ». Dans certains sports de combat, le vaincu subit la soumission, le ressentiment

¹ Franck Noël, *Fragment de dialogue à deux inconnues*, Éditions Franck Noël, 2000, le Téoulet 81630, Salvagnac.

d'avoir été humilié, d'avoir été le plus faible. Par l'Aïkido, et *uke* et *tori* dépassent tout « ressentiment » ; *uke* en développant une attaque sincère, *tori* en acceptant, en accueillant complètement cette violence exprimée. Il n'existe pas de frustration. En effet, plus l'attaque est franche, plus *uke* se libère de sa propre violence. Mais au lieu de subir une violence en retour, il va permettre à *tori* de s'exprimer, de s'accomplir à travers le geste. Ainsi, les deux partenaires se libèrent à la fois du ressentiment et de la violence. Ils pratiquent pleinement cet art martial qu'est l'Aïkido. Nietzsche pensait que l'art sauverait l'homme du ressentiment, l'homme, redevenant enfin créateur, s'extirperait de tout ce qui tend à le faire fléchir. Le surhomme nietzschéen serait celui qui a compris les processus de soumission et d'humiliation et qui pourrait s'en défaire par son art, même si Nietzsche n'a jamais pu aboutir cette pensée.

L'Aïkidoka est un artiste martial. Ainsi, plus il pratique son art, meilleur il sera. Christian Tissier m'avait donné l'exemple de Picasso. Picasso a évolué dans son art, comme un Aïkido évolue. L'âge, à la différence de ce qu'il serait pour les sports, n'est pas une limitation, au contraire. Il suffit d'avoir eu la chance d'assister aux stages où Yamaguchi Sensei enseignait pour en être totalement convaincu. Dans ce jeu mimétique entre *uke* et *tori*, les deux créent une autre forme. Au contraire de la reproduction de la violence de l'autre, d'une entrée dans une spirale mimétique de destruction, l'un s'inscrit comme en creux de la violence de l'autre, et l'accueille, gérant ainsi sa propre violence, ses propres tourments. Il ne reproduit pas le mimétisme du crescendo de la violence. Il n'est pas dans cette copie-là. Il voudrait plutôt s'inscrire dans la copie d'un certain modèle, le modèle que représenterait le professeur, le *sensei*. René Girard sépare une médiation interne, qui serait celle d'un désir mimétique violent, d'une médiation externe, celle qui répète, fait sien les gestes, les mots d'un professeur, d'un modèle. Ce modèle — ce *shihan* ? — guide l'apprenant vers un autre mimétisme, positif celui-ci. C'est sans doute le rôle du professeur d'Aïkido, qui, au-delà d'une expertise dans la technique, amène ses élèves à une autre compréhension de la gestion de la violence, à la maîtrise d'une non-violence « efficace », car elle n'est pas faiblesse mais surtout fondée sur le pardon, la clémence et l'adaptation à l'attaque du partenaire. L'Aïkidoka est un artiste martial car il crée, dans la rencontre, un Aïkido unique.

D'ailleurs, les critères de l'obtention du 4^e dan posent le primat de l'adaptation à l'autre. Quel que soit l'autre, je l'accueille dans sa différence. Cela pose d'ailleurs une question intéressante sur « l'excellence » dans l'Aïkido. Serait-elle de reproduire un geste parfait en dépit de l'autre, ou aller, avec l'autre, un peu plus loin dans sa pratique, un peu plus loin dans le dialogue. L'Aïkido ne serait-il spectaculaire que dans le secret de la rencontre ? Le geste pur ne serait que le seul qui ne se développe vraiment qu'à deux. Oui, il existe bien un dialogue à deux inconnues, car je ne suis jamais au fait de ma propre violence ainsi que de celle de l'autre et si chaque geste est le premier, je devrais n'être que ce parchemin blanc, où s'inscriraient les idéogrammes de l'Aïkido. *Uke* m'enseigne sur ma propre violence, sur mes limitations d'apprenant et je construis avec lui un Aïkido juste, seulement dans l'instant, l'instant de la rencontre : « un seul geste, toute une vie », professait encore Yamaguchi Sensei. Cette vie serait-elle celle de la rencontre ?

L'Aïkido dénonce tout processus victimaire, puisqu'il est rencontre et jamais l'union de tous contre un ou la soumission de l'autre. Un bon cours d'Aïkido serait celui où chacun des pratiquants sortirait grandi de sa pratique. Patrick Benezi, qui est sans doute loin de se douter qu'il est si « girardien », prônait parfois à la fin de ses cours à Vincennes, de choisir pour s'entraîner celui avec qui on ne s'entendait pas du tout sur le tatami. Choisir celui que l'on exclut, parce qu'on pense qu'il n'est pas assez bon, qu'il ne sait pas « se placer », qu'il serait trop « raide », qu'il ne réagit pas comme il devrait, toutes ces bonnes raisons illusoire dont nous nous berçons si souvent, c'est choisir le refus de l'exclusion, le refus de tout processus de bouc émissaire. C'est sans doute commencer à faire vraiment de l'Aïkido.

L'aïkido serait donc ainsi une éthique de la responsabilité. C'est ce qu'exprimait Yamaguchi Sensei dans ses cours : « Vous voilà ceinture noire ! Votre responsabilité est grande car à partir de maintenant toutes vos actions, tous vos gestes mettront en cause l'Aïkido que vous représentez. » L'Aïkido serait conforme à une éthique forte car il nous remet en face de nous-mêmes, de nos fragilités, de nos violences, à chaque fois que nous saluons le portrait d'Ô Sensei, puis l'enseignant, puis le partenaire. L'humanité de l'autre me renvoie à ma propre humanité. Cette production du geste, à deux, s'inscrit donc dans une réflexion plus large. L'esprit et le corps sont intimement liés, indissociables, coupant court à tout commentaire de ceux qui penseraient que réfléchir sur l'Aïkido est vain et que seule compterait la pratique, arguant que les orientaux ne parlent jamais. Il semble bien que cette idée soit fortement soumise à caution. Ceux qui ont fréquenté certains maîtres japonais pourraient le confirmer ainsi que le confirment aussi nos citations de Yamaguchi Sensei : « la technique sans l'esprit ne conduit qu'à la destruction de soi-même. » L'esprit peut aussi se construire par des mots, surtout si ceux-ci sont le résultat d'une pratique, d'une expérience.

Ce sont ces quelques pistes de réflexion que l'on aura essayé de présenter trop brièvement, celles où le désir mimétique défini par René Girard pointe un aspect essentiel d'une pratique de l'Aïkido, mettant en lumière l'importance du dépassement d'une violence copiée et répétée dans la société. René Girard permet de comprendre ainsi qu'une pratique martiale qui ne serait que l'anéantissement de l'autre ne fait que reproduire les mêmes schémas millénaires d'exclusion, de soumission, d'enjeux de pouvoirs et de processus victimaires. L'Aïkido ne serait qu'émulation, émulation entre les Aïkidokas pour ne pas répéter les mêmes erreurs du passé, arriver toujours neuf face à un partenaire. L'Aïkido nous pose la question de ce que pourrait être l'humain, lorsque sa clémence est puissance, loin de toute faiblesse, mais loin aussi de tout abus de pouvoir, et qu'elle se construit dans un dialogue où deux partenaires deviennent un peu « meilleurs », certes dans leur pratique de l'Aïkido, mais surtout, on pourrait l'espérer, dans une certaine perception de ce qui fait l'humain.

Daniel Lance